

EXPOSITIONS

Christian Sorg, l'échange des formes

› Michel Crépu

Ah mais qu'est-ce que c'est que ce tourbillon de lignes, de torchis ? On dirait un carnaval ! Il existe une tempête de Courbet qui ressemble à cela, ou bien encore on peut penser à certains croquis arabes par Delacroix. On peut penser à tant de choses que nous n'en sortirions pas.

Un chemin, une figue, le souvenir d'une promenade, certains voilages en rafales comme si quelqu'un, derrière les cintres, remuait le grand rideau du visible. Agrandissons l'angle, rapprochons-nous, écartons ces voiles trompeurs et entrons à notre tour dans la tempête.

Christian Sorg (1), faux calme, vrai pirate du visible : cela fait bien longtemps déjà qu'il a compris que cela ne servait à rien de s'énerver avec cette lancinante affaire de figuration et d'abstraction. Cela ne sert pas à grand-chose non plus de parler lignes ou volumes. La figue est un tourbillon de lignes et son volume mystérieux, le peintre fait mine de n'y point penser. Pour saisir, il faut avoir oublié d'abord. Avant le rapt, l'oubli nécessaire, oublieux de lui-même. Une leçon de dessaisie. Et la voici soudain, cette figue juteuse et sèche. Épiphanie.

Le tourbillon, les lignes, la sphère mystérieuse soudain présente, prise dans un mouvement général, torrentiel. Il y a là, dans l'exercice de cette peinture, une sorte d'acte baroque dans l'échange des formes. La forme est une ligne, la ligne devient forme. Résultat : disparition de la surface, disparition de la profondeur. Autre chose. Certes, il y a bien

encore une « toile ». Les chiffons, les châssis, les pots, les taches sur les mains. La toile veut dire simplement qu'il y a un monde, un seul, pour un tel théâtre. Il s'agit d'enregistrer ce qu'il en est plutôt que de représenter.

Enregistrer ce qui a lieu, là, maintenant, tout de suite et à jamais, tant que cette affaire de monde n'est pas close. L'orage monte sur la vieille poussière, Tout est gris et pourpre, le feuillage émeraude, secoué à toute force par des vents contraires. On dirait encore l'un de ces lourds tapis d'or et cramoisis de Titien, tout cet amoncellement d'étoffes princières, le tapis roussâtre des feuilles d'automne. C'est la matière du temps, et peut-être même s'agit-il ici aussi bien d'histoire. Pourquoi pas parler d'Histoire devant ces tableaux, avec une majuscule d'artisan baroque ? Est-ce que ces traînées furieuses ne sont pas du sang qui a coulé ici, il n'y a pas si longtemps ? C'est le sang des vieilles querelles durcies, mêlées désormais à l'épaisseur chaotique du dehors. Les rochers comme d'anciennes colères.

Toujours déjà, il y a l'acte. La figue, l'orage, le chemin, la procession du carnaval : des actes, rien d'autre. Ni d'avant ni d'après, non plus qu'une forme ou un fond. Sortir de ce tourbillon-là, ce serait retrouver l'ennui. L'ennui impensable d'un monde à l'arrêt. Celui que nous montre ici Christian Sorg est en rupture de ban. La vie même.

1. « Sorg, XXI^e siècle. La nature même de la peinture », Centre d'art contemporain, 425, rue du Château à Saint-Pierre-de-Varengeville, jusqu'au 6 juillet 2014.